

qu'à l'ordinaire ; c'est une illusion me dis-je, et je n'y pensai plus.

Pendant la soirée il fut question de danse, et je fus le premier en place, avec Fanny naturellement. Un quadrille se forma et la musique entama... une valse. Je devins rouge comme une grenade, et je sentis mes jambes fléchir. Je ne suis pas amateur de danses, cependant une bonne *gille* canadienne, passe encore, mais une valse, une valse, grand Dieu ! Il était trop tard pour reculer et je dus en prendre mon parti. J'entamai la marche, mais dès les premiers pas je trébuchai et pour me préserver de la chute je saisis la chevelure de Fanny. Hélas, spectacle navrant !

Imaginez lecteurs une grande salle rayonnant sous l'éclat de lumières de toute couleur, une trentaine de personnes ébahies, une tête de jeune fille complètement chauve, un malheureux danseur, une perruque blonde à la main, une mère en furie, etc., et vous aurez une idée de la situation et de mon embarras. Fanny avait une fausse chevelure et je l'ignorais ; elle m'avait donné une mèche de ses cheveux et j'en étais tout fier. Horreur ! La situation devenait impossible, on m'accablait de quolibets de tout genre : maladroit, imbécile, etc., etc., etc. Ma future belle-mère, au comble de la colère, menaçait de me faire un mauvais parti. Je m'élançai dans le boudoir pour y prendre mon chapeau, mais je ne pus le trouver. La nuit était froide, je ne pouvais m'en aller tête nue, et pourtant il me fallait sortir au plus vite. Que faire ? Bah ! je fis ce que vous n'auriez pas fait en cette circonstance, je me mis tout bonnement la perruque sur la tête et traversant la salle au milieu des danseurs ébahis, je m'esquivai.

La fausse chevelure au vent, l'habit en désordre je me rends ainsi chez moi. Je ne suis point retourné voir Fanny.

N'est-ce pas, chers lecteurs, que ce fut une journée d'aventures !

Mathias Filion

L'ABBÉ DÉSILETS, VICAIRE-GÉNÉRAL

(Suite)

Il avait un esprit éminemment philosophique, et de bonne heure au séminaire il s'était exercé à juger les hommes et les choses à la lumière des grands principes. Encore ecclésiastique et même écolier, il aimait dans ses conversations, comme dans ses écrits, à remonter des effets aux causes et à déduire toutes les conséquences qui dérivent des vérités primordiales. Il avait une vue nette de l'ensemble des lois qui régissent le monde moral comme le monde physique. Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise, l'économie de la religion en général, se présentaient aux regards de sa pensée avec tout l'enchaînement divin que la Révélation et l'histoire nous enseignent. Le successeur de Pierre, notre saint Père le Pape, était surtout son guide suprême. Il aimait à se tenir près de cette Chaire sacrée d'où tombe sur le monde la parole inflexible qui l'éclaire et le vivifie. Il suivait sans relâche tous les documents qui émanent de cette source pure, et il en faisait avec la Sainte-Ecriture son étude favorite. Aussi placé sur ces hauteurs, il voyait juste et loin...

Cette intuition de la vérité, jointe aux études qu'il avait faites sur les grandes questions sociales ou religieuses du temps, lui permit de prendre une part très large et très active dans presque tous les débats qui ont eu lieu au pays depuis une trentaine d'années.

Le *Journal des Trois-Rivières* était son organe habituel. Sans vouloir diminuer le moins du monde le mérite de ses rédacteurs passés et présents, je crois pouvoir avancer que le collaborateur qui lui a donné le plus de renom et lui a valu les éloges les plus flatteurs, est le grand-vicaire Désilets.

On pouvait ne pas toujours partager sa manière de voir sur un sujet quelconque ; mais il fallait admettre son talent d'exposer une question et de défendre une thèse ; il fallait admirer les res-

sources qu'il déployait dans le soutien de sa cause ; il fallait bien souvent reconnaître la justesse de ses appréciations, la profondeur et la nouveauté de ses aperçus, sa connaissance intime des hommes et des choses. Les grands journaux du pays, malgré les rudes coups qu'ils ont parfois reçus de lui, ont eu la générosité, en temps et lieu, de constater la vaillance et la valeur du polémiste trifluvien ; témoin ce qu'ils ont proclamé à l'occasion de sa mort.

Il y a quelques années, je voyageais à bord d'un bateau sur la rivière Richelieu, en route pour le Bassin de Chambly, où devait avoir lieu l'inauguration de la statue de notre grand Salaberry. Les touristes étaient nombreux et distingués. Dans un des principaux groupes quelqu'un faisait à haute voix lecture d'une étude sérieuse qui paraissait depuis quelques semaines dans *Le Journal des Trois-Rivières*. Ce travail, évidemment bien fait, provoquait des paroles d'admiration. Mais comme il n'avait point de signature, chacun faisait ses commentaires et ses conjectures sur l'auteur.

—C'est Sa Grandeur Mgr L... , disait l'un des touristes, je connais son style et sa manière de voir sur la question.

—Vous vous trompez s'écriait un autre ; c'est monsieur un tel, j'en suis sûr.

Un troisième touriste émettait une autre opinion.

Moi qui savais certainement mieux, je souriais dans mon coin ; je me disais intérieurement : "Comme le vrai mérite est toujours reconnu et comme mon ami Luc Désilets a du talent pour intéresser à ce point !"

Je compléterai peut-être l'intérêt qui se rattache à ce mérite littéraire de l'abbé Désilets en disant que, si ses écrits dans les journaux ou ailleurs étaient réunis, ils formeraient une dizaine de volumes d'articles très variés, de forme et de fond, et tous faits avec le plus grand soin.

Mais c'est là le côté humain de la vie. Pour un homme sage, pour un chrétien, pour un prêtre surtout, la gloire et le mérite qu'il faut avant tout rechercher sont : la sanctification personnelle, le salut des âmes, la gloire de Dieu.

C'était aussi la devise de l'humble curé du Cap. Soit enfant au foyer domestique, soit élève ou ecclésiastique au séminaire, soit secrétaire ou curé, il a toujours paru vivement préoccupé du salut de son âme. Il s'acquittait de ses exercices spirituels avec une piété tendre et fervente. On le surprit parfois à pleurer en faisant ses prières. Sa foi et son espérance en Dieu étaient des plus vives. Aussi l'on a constaté plusieurs fois que ces vertus si profondes lui ont valu de la part du ciel des grâces et des faveurs tout-à-fait merveilleuses.

Son esprit de pauvreté et son détachement des biens de ce monde, n'avait d'égal que son humilité. Nommé curé du Cap depuis à peu près vingt-cinq ans, et pouvant par ses talents, par ses mérites et par son âge, occuper une position plus rémunérative et plus en vue, il a plusieurs fois refusé les offres pressantes que lui en faisait son évêque.

Il aimait le site de son presbytère ; il aimait la lumière qui le baigne et les horizons gracieux qui l'entourent ; il aimait surtout sa petite église du Rosaire, son beau temple neuf, et encore par dessus tout ses chers paroissiens qu'il connaissait tous, depuis l'enfant jusqu'au vieillard. C'était là des liens étroits qu'il ne pouvait se résoudre de rompre.

Modeste dans son logis comme dans son vêtement, il parlait rarement de lui-même, de ses affaires de paroisse, de ses travaux littéraires, et surtout ne faisait jamais parade de son talent d'écrivain.

Il se faisait encore remarquer par sa charité pour le prochain et par son zèle pour le salut des âmes. Presque tout son temps, surtout dans les dernières années, était consacré aux intérêts des autres, qu'ils fussent ses paroissiens ou non. Le pèlerin étranger trouvait en lui toute l'attention paternelle de son propre curé.

Sa figure, habituellement empreinte de douceur et de bonté, attirait les cœurs et la confiance.

Il avait aussi pour les malades et les malheureux en général un véritable cœur de mère. Souvent il s'est privé de nourriture et a souffert de la faim pour procurer à de pauvres malades les consolations spirituelles dont ils avaient besoin.

Relativement au culte divin, à l'ordre et à la

morale, il était un prêtre modèle. Il avait une faim et une soif de parler de Dieu à ses ouailles, et il a, de l'aveu de tous, sous le rapport de la prédication, fait un bien immense dans sa paroisse. Il affectionnait beaucoup la prière publique : aussi, qu'il était beau, les dimanches et même les jours de semaine, de le voir réciter le chapelet à la tête de son peuple !

Mais la partie la plus saillante de son ministère, celle qui l'a mise en relief, c'est l'intérêt vif et constant qu'il a porté à la Confrérie du Rosaire, établie dans sa paroisse depuis déjà deux siècles. Cet intérêt a été si grand que Dieu n'a pas tardé de le récompenser, et désormais le Cap de la Madeleine sera l'un de ces coins de terre bénis du ciel, et son vieux temple l'un de ces sanctuaires du monde si recherchés de la dévotion populaire. Plus encore que sa nouvelle et magnifique église, cet antique sanctuaire redira aux générations futures les vertus de ce serviteur de Dieu : son amour pour les âmes, son amour pour l'Eglise, son amour pour Marie, son amour pour Dieu.

Defunctas ad huc loquitur.
Quoique mort, il parle encore.

J. E. Panneton

FIN

CHANSON D'AMOUR

Dans un vieux cahier de poésies qu'un ami m'a prêté, je trouve la chanson suivante, qui date certainement de près d'un siècle, puisque les souvenirs qui se rattachent à ce cahier remontent à plus de quatre-vingts ans. Les amoureux d'aujourd'hui l'aimeront sans doute autant que ceux de 1789—c'est pourquoi je l'imprime.

I

J'ai jamais la jeune et belle Adèle,
Je l'adorais de tout mon cœur,
Mais sa mère, par un faux zèle,
Agissait contre mon bonheur.
Las ! pour obtenir ma maîtresse
Il me fallait, dit-on, de l'or,
Et je n'avais que ma tendresse ;
Un bon cœur était mon trésor.

II

Je ne puis supporter la vie,
Je vais en terminer le cours.
Quand un amant perd son amie
Il n'est plus pour lui de beaux jours.
O ! vous dont le cœur est sensible,
Jugez combien je dois souffrir.
Puisque le sort est inflexible
Ne fais-je pas bien de mourir ?

III

Cruel amour ! quel est mon crime
Pour m'accabler de tant de maux.
Trop longtemps je fus ta victime.
Je saurai trouver le repos.
Jeunes amants qu'amour égare,
Sous ses lois avant de fléchir,
Songez aux maux qu'on vous prépare ;
Mais l'amant sait-il réfléchir !

IV

Amour, talent, esprit, sagesse,
Vous êtes des dons superflus.
On n'estime que la richesse ;
De l'or ! de l'or ! et rien de plus.
Adieu jeune et charmante Adèle
Dieu veillera sur ton bonheur.
Qu'elle ignore ma fin cruelle.
Adèle a peu connu mon cœur.

Ne vous avais-je pas dit qu'autrefois c'était comme aujourd'hui ? En amour, il est inutile de mettre une date. Plus c'est différent, d'âge en âge, plus c'est encore pareil. Ils y ont tous passés nos ancêtres. Nous y passons en ce moment. La jeunesse à venir y passera—et cependant l'amour ne se passera jamais. Comme a dit le poète en écrivant des vers au bas d'une statue de l'amour :

Qui que tu sois, voici ton maître
Il l'est, le fut, ou le doit être.

CHARLES AMEAU.

C'est peut-être un bien pour le peuple comme pour un malade, d'avoir affaire à des docteurs en désaccord : ils s'annulent et la nature le sauve.—
G. M. VALTOUR.